LES LARMES DE SAINCT PIERRE:

DV SEIGNEVR LOYS Tansille, Italien.

AVEC L'IMITATION de Malerbe.

AV ROY.



M. D. XCVIII.

Nous soubs signé docteur en Theologie, certifions auoir leu ce present poëme, intitulé *Les Larmes de S. Pierre, imitees du Tansille*, auquel nous n'auons rien trouué qui ne soit conforme à la Religion Catholique.

S. DE PIERREVIVE.



LES LARMES DE S. PIERRE, IMITEE, DV TANSILLE.

AV ROY.



CE n'est pas en mes vers qu'vne amante abusée
Des appas enchanteurs d'vn pariure Thesée
Apres l'honneur rauy de sa pudicité,
Laissée ingratement en vn bord solitaire,
Fait de tous les assaults que la rage peut faire
Vne fidelle preuue à l'infidelité.

Les ondes que i'espans d'vne eternelle vaine,
Dans vn courage saint ont leur sainte fontaine:
Où l'amour de la terre, & le soing de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouuert la porte,
Vne plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi tost que pecher.

HENRY, de qui les yeux & l'image sacrée
Font vn visage d'or à cest aage ferree,
Ne refuse à mes veux vn fauorable appuy:
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrãde,
S'il n'en receuoit point que d'egalles à luy.

La foy qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes,
Est le premier essay de tes premieres armes:
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abbatus,
Palles ombres d'Enfer, poussieres de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'vn bon augure,
Vn eternel estat l'Eglise se figure:
Et croit par le destin de tes iustes combats,
Que ta main releuant son espaule courbée.
Vn iour, qui n'est pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut & l'a veut mettre bas.

Mais le Coq a chanté, pendant que ie m'arreste
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la teste,
Et la source desia commençant à s'ouurir
A lasché les ruisseaux, qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant vne grace,
Qu'vn Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage inuincible,
Qui n'esperoit iamais une chose possible,
Que rien finist sa foy que le mesme trespas:
De vaillant faict couard, de fidelle faict traistre,
Aux portes de la peur abandonne son Maistre,
Et iure impudemment qu'il ne le cognoist pas.

A peine la parolle auoit quitté sa bouche,
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche,
Et mesurant sa faute à la peine d'autruy,
Voulant faire beaucoup, il ne peut d'auantage
Que souspirer tout bas, & se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennuy.

Les arcs qui de plus pres sa poitrine ioignirent,
Les traits qui plus auant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauueur il se vit regardé.
Les yeux furent les arcs, les œillades les fleches
Qui perçerent son ame, & remplirent de bresches
Le rampart qu'il auoit si laschement gardé.

Cest assaut comparable à l'esclat d'une foudre,
Pousse & iette d'un coup ses deffenses en poudre,
Ne laissant rien chez luy, que le mesme penser
D'un homme qui tout nu de glaiue & de courage,
Voit de ses ennemis la menace & la rage,
Qui le fer en la main le viennent offencer.

Ces beaux yeux souuerains qui trauersẽt la terre,
Mieux que les yeux mortels ne trauersent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur iuste courroux:
Entrent victorieux en son ame estonnée,
Comme dans vne place au pillage donnée,
Et luy font receuoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le sein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerueau de formes differantes,
Et n'a rien toutesfois qui le mette en repos:
Car aux flots de la peur sa nauire qui tremble
Ne trouue point de port, & tousiours il luy semble
Que des yeux de son Maistre il entend ce propos.

Et bien, où maintenant est ce braue langage?
Ceste roche de foy? cest acier de courage?
Qu'est le feu de ton Zele au besoin deuenu?
Où sont tant de sermens qui iuroient vne fable?
Comme tu fus menteur, suis-ie pas veritable?
Et que t'ay ie promis qui ne soit auenu?

Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachẽt,
Le mespris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuues que ie fay de leur impieté,
Pleines egallement de fureur & d'ordure,
Ne me sont vne pointe aux entrailles si dure,
Comme le souuenir de ta desloyauté.

Ie sçay bien qu'au danger les autres de ma suitte
Ont eu peur de la mort, & se sont mis en fuitte:
Mais toy, que plus que tous i'aymay parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offence plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton esbattement.

Le nombre est infini des parolles empraintes,
Que regarde l'Apostre en ses lumieres saintes:
Et celuy seulement, qui sous une beauté
Les feux d'vn œil humain ont rendu tributaire,
Iugera sans mentir quel effet a peu faire
Des rayons immortels l'immortelle clairté.

Il est bien asseuré que l'angoisse qu'il porte,
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'vne porte,
Et que de tous costez elle suyura ses pas:
Mais pource qu'il la voit dãs les yeux de son maistre
Il se veut absenter, esperant que peut estre
Il l'a sentira moins en ne l'a voyant pas.

La place luy deplaist, où la trouppe mauditte
Son Seigneur attaché par outrages depite:
Et craint tant de tomber en vn autre forfaict,
Qu'il estime desia ses oreilles coupables,
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'aßister aux tourmens qu'on luy faict.

Il part, & la douleur qui d'vn morne silence
Entre les ennemis couuroit sa violence,
Comm'il se voit dehors a si peu de compas,
Qu'il demande tout haut, que le sort fauorable
Luy face rencontrer vn amy secourable,
Qui touché de pitié luy donne le trépas.

En ce piteux estat il n'a rien de fidelle,
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle,
Ses pieds comme ses yeux ont perdu la vigueur:
Il a de tout conseil son ame despourueüe,
Et dit en souspirant que la nuict de sa veüe
Ne l'empesche pas tant que la nuict de son cœur.

Sa vie auparauant si cherement gardée,
Luy semble trop long temps icy bas retardée,
C'est elle qui le fasche, & le fait consumer:
Il l'a nomme pariure, il l'a nomme cruelle,
Et tousiours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte, & ne l'a peut aymer.

Va, laisse moy, dit-il, va desloyalle vie,
Si de te retenir autresfois i'euz enuie,
Et si i'ay desiré que tu fusses chez moy :
Puis que tu m'as esté si mauuaise compaigne,
Ton infidelle foy maintenant ie desdaigne,
Quitte moy, ie te quitte, & ne veux plus de toy.

Sont ce tes beaux desseins, mẽsongere & meschãte
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante?
Et quo pour retarder d'vne heure seulement
La nuict desia prochaine à ta courte iournée,
Ie demeure en danger que l'ame qui est née
Pour ne mourir iamais, meure eternellement?

Non, ne m'abuse plus d'vne lasche pensée,
Le coup encores frais de ma cheute passée
Me doit auoir apprins à me tenir debout,
Et sçauoir discerner de la treue la guerre,
Des richesses du Ciel les fanges de la terre,
Et d'vn bien qui s'enuole vn qui n'a point de bout.

Si quelqu'vn d'auanture en delices abonde,
Il te perd aussi tost & desloge du monde.
Qui te porte amitié, c'est à luy que tu nuys:
Ceux qui te veulent mal, sont ceux que tu conserues,
Tu vas à qui te fuit, & tousiours le reserues
A souffrir en viuant d'auantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes ieunesses,
Tant de riches grãdeurs, tãt d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trespas au trespas arriuer:
Et celuy qui chetif aux miseres succombe,
Sans vouloir autre bien, que le bien de la tombe,
N'ayant qu'vn iour à viure, il ne peut l'acheuer.

Que d'hommes fortunez en leur aage premiere,
Trompez de l'inconstance à nos ans coutumiere,
Du depuis se sont veuz en estrange langueur?
Qui fussent morts contents, si le Ciel amiable
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eust coupé ta longueur.

Quiconque de plaisir a son ame assouuie,
Plein d'honneur & de bien, non suiet à l'enuie,
Sans iamais à son aise un malaise esprouuer,
S'il demande à ses iours d'auantage de terme,
Que fait-il ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps vn orage arriuer?

Et moy, si de mes iours l'importune duree
Ne m'eust en vieillissant la ceruelle empirée,
Ne deuois-ie estre sage, & me ressouuenir
D'auoir veu la lumiere aux aueugles rendue,
Rebailler aux muets la parolle perdue,
Et faire dans les corps les ames reuenir!

De ces faicts non cõmuns la merueille profonde,
Qui par la main d'vn seul estonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor me deuoient aduertir,
Que si pour leur autheur i'endurois de l'outrage,
Le mesme qui les fit, en faisant d'auantage,
Quand on m'offenceroit me pouuoit garentir.

Mais troublé par les ās, i'ay souffert que la crainte
Loin encore du mal, ait descouuert ma feinte:
Et sortant promptement de mon sens & de moy,
Ne me suis apperceu, qu'vn destin fauorable
M'offroit en ce danger vn suject honorable
D'acquerir par ma perte vn triomphe à ma foy.

Que ie porte d'enuie à la trouppe innocente
De ceux qui maßacrez d'vne main violente
Veirent des le matin leur beau iour accourcy!
Le fer qui les tua leur donna ceste grace,
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal außi.

De ces ieunes guerriers la flotte vagabonde,
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et desia pour voguer abandonnoit le bort,
Quand l'aguet d'vn pirate arresta leur voyage:
Mais leur sort fut si bon, que d'vn mesme naufrage
Ils se virent sous l'onde, & se virent au port.

Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature,
Meslans à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Deuant que d'vn yuer la tempeste & l'orage,
A leur teint delicat peussent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printemps eternel.

Ces enfans bien heureux (creatures parfaites
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayans Dieu dans le cœur ne le peurent loüer:
Mais leur sang leur en fut vn tesmoing veritable,
Et moy pouuant parler, i'ay parlé miserable
Pour luy faire vergongne, & le desaduouer.

Le peu qu'ils ont vescu leur fut grand auantage,
Et le trop que ie vy ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du soucy qui me nuit:
Quand i'auois de ma foy l'innocence premiere,
Si la nuit de la mort m'eut priué de lumiere,
Ie n'aurois pas la peur d'vne immortelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que venant à la guerre
Pour combatre l'Enfer & deffendre la terre,
Le Sauueur inconnu sa grandeur abaissa,
Par eux il commença la premiere meslee,
Et furent eux aussi, que la rage aueuglee
Du contraire parti les premiers offença.

Qui voudra se vanter, auec eux se compare,
D'auoir receu la mort par vn glaiue barbare,
Et d'estre allé soy mesme au martyre s'offrir.
L'honneur leur appartient d'auoir ouuert la porte
A quiconque osera d'vne ame belle & forte,
Pour viure dans le Ciel en la terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds qui n'ont iamais les ordures pressees,
Vn superbe planché des éstoilles se font:
Leur salaire payé les seruices precede,
Premier que d'auoir mal ils trouuent le remede,
Et deuant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens de rumeur & de presse,
Que de feux, que de ieux, que de traits de caresse,
Quand là haut en ce point on les veit arriuer?
Et quel plaisir encor' à leur courage tendre
Voyant Dieu deuant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se leuer?

Et vous femes trois fois quatre fois bienheureuses
De ces ieunes Amours les meres amoureuses,
Que faites vous pour eux, si vous les regrettez?
Vous faschez leurs repos, & vous rendez coupables
Ou de n'estimer pas leurs trespas honorables,
Ou de porter enuie à leurs felicitez.

Le soir fut auancé de leurs belles iournées:
Mais qu'eussent ils gaigné par vn siecle d'années?
Ou que leur aduint il en ce viste depart;
Que laisser promptement vne basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour auoir de bonne heure
Aux plaisirs eternels vne eternelle part?

Si vos yeux penetrans iusqu'aux choses futures
Vous pouuoyent enseigner leurs belles auentures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs:
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde,
N'auoir eu dans le sein la racine feconde,
D'où nasquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi puis que les loix me deffendẽt l'outrage,
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soy-mesme esteindre son flambeau:
Que m'est-il demeuré pour conseil & pour armes,
Que d'escouler ma vie en vn fleuue de larmes,
Et l'a chassant de moy l'enuoyer au tombeau?

Ie sçay bien que ma langue ayant cõmis l'offence,
Mon cœur incontinent en a fait penitence,
Mais quoy? si peu de cas ne me rend satisfaict:
Mon regret est si grand, & ma faute si grande,
Qu'vne mer eternelle à mes yeux ie demande,
Pour pleurer à iamais le peché que i'ay fait.

Pendant que le chetif en ce point se lamente,
S'arrache les cheueux, se bat & se tourmente,
En tant d'extremitez cruellement reduit,
Il chemine tousiours, mais resuant à sa peine,
Sans donner à ses pas vne reigle certaine,
Il erre vagabond où le pié le conduit.

A la fin eſgaré (car la nuict qui le trouble
Par les eaux de ſes pleurs ſon ombrage redouble)
Soit vn cas d'auenture, ou que Dieu l'ait permis
Il arriue au iardin, où la bouche du traiſtre
Profanant d'vn baiſer la bouche de ſon maiſtre,
Pour en priuer les bons, aux meſchans l'a remis

Comm'vn homme dolent, que le glaiue contraire
A priué de ſon fils & du tiltre de pere,
Plaignant deça dela ſon malheur auenu:
S'il arriue à la place ou s'eſt fait le dommage,
L'ennuy renouuellé plus rudement l'outrage,
En voyant le ſujet à ſes yeux reuenu.

Le vieillard, qui n'attend vne telle rencontre,
Si toſt qu'au deſpourueu ſa fortune luy montre
Le lieu qui fut teſmoin d'vn ſi laſche meffait.
De nouuelles fureurs ſe deſchire & s'entame
Et de tous les penſers qui trauaillent ſon ame
L'extreme cruauté plus cruelle ſe fait.

Toutesfois il n'a rien qu'vne triſteſſe peinte,
Ses ennuys ſont des ieux, ſon angoiſſe vne feinte,
Son malheur vn bon heur, & ſes larmes vn ris:
Au pris de ce qu'il ſent, quand ſa veue abaiſſee,
Remarque les endroits, où la terre preſſee,
A des pieds du Sauueur les veſtiges eſcris.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'esclatent,
Ses souspirs se sont vents, qui les chesnes combattent,
Et ses pleurs qui tantost descendoient mollement,
Ressemblent vn torrent qui des hautes montaignes,
Rauageant, & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'uniuers ne soit qu'vn element.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, & seroit à son aise,
S'il pouuoit auec eux à iamais s'attacher:
Il demeure muet du respect qu'il leur porte,
Mais en fin la douleur se rendant la plus forte
Luy fait encor vn coup vne plainte arracher.

Pas adorez de moy quand par accoutumance
Ie n'aurois comme i'ay de vous la cognoissance,
Tant de perfections vous descouurent assez:
Vous auez vne odeur des parfums d'Aßirie,
Les autres ne l'ont pas, & la terre flestrie
Est belle seulement ou vous estes passez.

Beaux pas de ces beaux pieds, que les astres cõnoissẽt,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent,
Telle autrefois de vous la merueille me prit,
Quand desia demy-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appellez, vous affermites l'onde,
Et m'aßeurant les pieds m'estonnastes l'esprit.

Mais ô de tant de biens indigne recompense!
O deßus les sablons inutile semence!
Vne peur ô Seigneur m'a separé de toy:
Et d'vne ame semblable à la mienne pariure
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait iniure,
Ont laissé ta presence, & t'ont manqué de foy.

De douze, deux fois cinq estonnez de courage
Par vne lasche fuite euiterent l'orage,
Et tournerent le dos quand tu fus assailly:
L'autre qui fut gaigné d'vne salle auarice,
Fit vn prix de ta vie à l'iniuste supplice
Et l'autre en te niant plus que tous a failly.

C'est chose à mon esprit impoßible à comprendre,
Et nul autre que toy ne me l'a peu apprendre,
Comme a peu ta bonté nos outrages souffrir,
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat, la seule conscience
Doiue estre le couteau qui le face mourir?

Toutefois tu sçais tout, tu cognois qui nous sõmes
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à flechir quand il faut endurer:
Si i'ay fait comme vn homme en faisant vne offence
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Em'oster vn sujet de me desesperer.

Au moins si les regrets de ma faute aduenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,
Pendantque ie me trouue au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'vne si belle tumbe,
Afin qu'en autre part ma despouille ne tumbe,
Puis que ma fin est pres ne l'a recule pas.

En ces propos mourans ses complaintes se meurent,
Mais viuantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à iamais consumer:
Tandis la nuict s'en va, ses chandelles s'esteignent,
Et desia deuant luy les campagnes se peignent,
Du saffran que le iour apporte de la mer.

L'Aurore d'vne main en sortant de ses portes,
Tient vn vase de fleurs, languissantes & mortes,
Elle verse de l'autre vne cruche de pleurs,
Et d'vn voile tissu de vapeur & d'orage,
Couurant ses cheueux d'or descouure en son visage,
Tout ce qu'vn ame sent de cruelles douleurs.

Le Soleil qui desdaigne vne telle carriere,
Puis qu'il faut qu'il desloge, esloigne sa barriere,
Mais comme vn criminel qui chemine au trespas,
Monstrant que dans le cœur ce voyage le fasche,
Il marche lentement, & desire qu'on sçache,
Que si ce n'estoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par vn despit en ce monde regardent
Ses cheuaux tantost vont, & tantost se retardent,
Eux mesmes ignorans de la course qu'ils font,
Sa lumiere pallit, sa couronne se cache:
Aussi n'en veut il pas, ce pendant qu'on attache
A celuy qui l'a faict, des espines au front.

Au point accoustumé les oyseaux qui sommeillẽt,
Apprestez à chanter dans les bois se resueillent:
Mais voyant ce matin des autres different,
Remplis d'estonnement ils ne daignent paroistre,
Et font à qui les voit ouuertement connoistre,
De leur peine secrette vn regret apparent.

Le iour est desia grand, & la honte plus claire,
De l'Apostre ennuyé l'aduertit de se taire,
Sa parole se lasse, & le quitte au besoin:
Il voit de tous costez qu'il n'est veu de personne
Toutesfois le remors que son ame luy donne,
Tesmoigne assez le mal qui n'a point de tesmoing.

Aussi l'homme qui porte vn ame belle & haute
Quand seule en vne part il a faict vne faute,
S'il n'a de iugement son esprit despourueu,
Il rougit de luy mesme, & combien qu'il ne sente
Rien que le Ciel present & la terre presente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a veu.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur & subiet, MALERBE.

SONNET.

LARMES qui tesmoignez de si griefues douleurs,
De si iustes regrets & des complaintes telles
Qu'il faut en vous voyant, larmes saintes & belles,
Remplir son cœur d'espoir, de merueille & de pleurs.
Vous produisez en l'ame vn beau printemps de fleurs,
Et tirant de noz yeux des sources eternelles,
Vous ferés vne mer, où nos flammes cruelles
Se verront submerger auecque nos malheurs.
De moy ie respandray par mes yeux des riuieres,
Y meslant sans cesser les ardentes prieres
De mon cœur repentant, plein de crainte & de foy.
Permets le moy Seigneur, & iusqu'à l'heure extreme,
Que la mort me viendra separer de moy-mesme,
Que ie viue en ces pleurs, & que ie meure en toy.

I. CHRESTIEN.

Non ie ne diray point que de la source feinte
Du prophane Helicon ces beaux vers soient coulez:
Ils sont auec les pleurs sainctement distilez,
De celuy qui par eux renouuelle sa plainte.

SAINCT SIXT.

LAGRIME, DI SANCTO PIETRO: DEL SIGNOR Luigi Tansillo.

IL magnanimo Pietro, che giurato
Hauea tra mille lancie, e mille spade
Al suo caro Signor morir, à lato
Poi che s'accorse vinto da viltade,
Nel gran bisogno hauer di se mancato,
Il dolor, la vergongna, e la pietade
Del proprio fallo e de l'altrui martiro
Di mille punte il petto gli feriro.

Ma gli archi, che nel petto gli auuentaro
Le saette più acute, e piu mortali,
Fur gli occhi del Signor, quando il miraro;
Gli occhi fur gli archi, e i guardi fur gli strali
Che del cor non contenti sen passaro
Fin dentro a l'alma, e ui fer piaghe tali,
Che bisogno mentre che uisse poi
Vngerle col licor de gli occhi suoi.

Tre uolte haueua a l'importuna, e audace
Ancella, al seruo, & à la turba rea
Detto, e giurato, che giamai seguace

Non fu del ſuo Signor, ne'l conoſcea:
E'l Gallo publicatol contumace,
Il di chiamato in teſtimon u'hauea,
Quando del ſuo gran fallo à pena auuiſto
S'incontrar gli occhi ſuoi con quei di Chriſto.

Qual à l'incontro di quegli occhi ſanti
Il già caduto Pietro rimaneſſe?
Non ſia chi di narrarlo hoggi ſi uanti,
Che lingua non ſaria, ch'al uer giungeſſe.
Parea che'l buon Signor cinto di tanti
Nemici, e de' ſuoi priuo dir uoleſſe:
Ecco che quel, ch'io diſsi, e gli è pur uero,
Amico diſleal, diſcepol fiero.

Giouanne donna il ſuo bel volto in ſpecchio
Non uide mai di lucido criſtallo,
Come in quel punto il miſerabil uecchio
Ne gli occhi del Signor uide il ſuo fallo:
Ne tante coſe udir cupido orecchio
Potria ſe ſteſſe ben ſenza interuallo
Intento à l'altrui dir cento anni e cento,
Quante ei n'udio col guardo in quel momento.

Coſi tal' hor (benche profane coſe
Siano à le ſacri d'agguagliarſi indegne)
Scoprir mirando altrui le voglie aſcoſe

Suole amator, senza ch'à dir le uegne.
Chi dunque esperto sia nel l'ingegnose
Schole d'Amor, à chi nol proua insegne,
Come senza aprir bocca, ò scriuer note
Con gli occhi anchora fauellar si puote.

Ogni occhio del Signor lingua ueloce
Parea, che fusse, & ogni occhio de' suoi
Orecchia intenta ad ascoltar sua uoce.
Piu fieri (parea dir) son gli occhi tuoi
Dell'empie man, che mi porranno in croce,
Ne sento colpo alcun, che si m'annoi
Di tanti, che'l reo stuolo in me ne scocca,
Quanto il colpo, ch'uscio de la tua bocca.

Nessun fidel trouai, nessun cortese
Di tanti c'ho degnato d'esser miei,
Ma tu, doue il mio amor uia più s'accese,
Perfido, e ingrato soura ogn'altro sei:
Ciascun di lor sol col fuggir m'offese,
Tu mi negasti: & hor con gli altri rei
Ti stai à pascer del mio danno gli occhi,
Perche la parte del piacer ti tocchi.

Chi ad una, ad una raccontar potesse
Le parole di sdegno, e d'amor piene,
Che parue à Pietro di ueder impresse

Nel sacro giro de le due serene
Luci scoppiar faria chi l'intendesse:
Ma se d'occhio mortal souente uiene
Virtù, che possa in noi, chi'l proua pensi,
Che puote occhio diuin ne gli human sensi.

Come falda di neue, che agghiacciata
Il verno in chiusa valle ascosa giacque,
A primauera poi dal Sol scaldata
Tutta si sface, e si discioglie in acque:
Cosi la tema, che entro al cor gelata
Era di Pietro allhor, che'l uero tacque,
Quando Christo uer lui gli occhi riuolse,
Tutta si sfece, e in pianto si risolse.

E non fu il pianto suo riuo ò Torrente.
Che per calda stagion giamai seccasse:
Che, ben che il Re del Cielo immantenente
A la perduta gratia il ritornasse,
Della sua uita tutto il rimanente
Non fu mai notte, ch'ei non si destasse,
Vdendo il gallo à dir quanto fu iniquo,
Dando lagrime noue al fallo antiquo.

Quel uolto, che era poco innanzi stato
Asperso tutto di color di morte,
Per il sangue, che al cor se n'era andato,

Lasciando fredde l'altre parti, esmorte
Dal roggio de' santi occhi riscaldato
Diuenne fiamma? e per l'istesse porte,
Ch'era entrato, il timor fuggendo sparue
E nel suo loco la uergogna apparue.

Veduto il miser quonto differente
Dal primo stato suo si ritrouaua?
Non bastandogli il cor di star presente
All'ofeso Signor, che sì l'amaua:
SenZa aspettar se fiera, ô se clemente
Sententia il duro Trìbunal gli daua?
Da l'odiato albergo, oue era allhora
Piangendo amaramente uscì di fuora.

Euago d'incontrar chi giusta pena
Desse al suo graue error, poi che paura
Di maggior mal l'ardita man raffrena.
Per l'ombre errando de la notte oscura
Ne uà gridando oue il dolor il mena:
E la uita, che dianZi hebbe sì à cura:
Hor più, ch'altro odia, e sol di lei si duole.
Et perche lo fé errar, più non la uuole.

Vattene vita uà (dicea piangendo)
Doue non sia chi t'odij, ò chi ti sdegni:
Lasciami: so che non è ben, che, essendo

Compagnia cosi rea, meco ne uegni,
Vattene uita uà, ch'io non intendo,
Che un'altra uolta ad esser uil m'insegni,
Ne uò per prolungar tue frali tempre,
Vccider l'alma nata à uiuer sempre.

O uita troppo rea, troppo fallace,
Che per fuggir qua giù sì breue guerra,
Perder m'hai fatto in Cielo eterna pace:
Chi più disia goderti in su la terra,
Più tosto senza te schernito giace:
E chi uorria lasciarti e gir sotterra,
Non uuoi, malgrado suo, giamai lasciarlo
Vaga di sempre à nuouo duol serbarlo.

A quanti già felici in giouinezza
Recò l'indugio tuo lunghi tormenti,
Che se inanzi, il uenir della uecchiezza
Sciolti fusser del mondo, più contenti
Morti sarian? poi che non ha fermezza
Stato alcun, che si temi, ò si pauenti?
Onde io uita à ragion di te mi doglio
Che stessi meco, e stai più che non uoglio.

Non trouaua mia fe si duro intoppo
Se tu non staui sì gran tempo meco:
Se non hauesser gli anni e il uiuer troppo

Portato il senno e la memoria seco,
Pensar douea ch'io uidi dar al Zoppo
I pie, la lingua al muto, e gli occhi al cieco,
E quel che più marauigliar fe l'ombre,
Render l'anime à i corpi, onde eran sgombre.

Queste opre e più, che'l mondo & io sapea,
Ramentar mi douean che il lor fattore
Fontana di salute esser douea,
E sgombrar del mio petto ogni timore:
Ma come quel, che per l'età c'hauea,
Era di senno e di me stesso fuore,
Nel gran periglio ricercando aita
Per tema di morir negai la uita.

Negando il mio Signor, negai quel ch'era
La uita, onde ogni uita si deriua:
Vita tranquilla, che non teme ò spera,
Ne puote il corso suo giunger à riua:
Poi che dunque negai la uita uera,
Non è, non è ragion, che unqua più uiua:
Vatten, uita fallace, e tosto sgombra,
Se la uera negai, non chiedo l'ombra.

O quanto al buon destin ponno dar lode
Quei fanciulletti, che moriron santi.
Quando la crudeltà del fiero Erode

Per ucciderne un sol, n'uccise tanti
Che inhabili al mal far & alle frode
Morir poteron che peccar inanti:
E quasi fior pria fur traslati in cielo,
Che uento in terra gli oltraggiasse, ò gelo.

Quanto utile fu l'or l'età nouella,
Tanto à me, lasso la uecchieZZa nuoce:
Eßi non negar Dio con la fauella
Come feci io per tema della Croce?
AnZi per ché non eran'atti in quella
A trar dal petto intelligibil uoce,
Lasciando oprir le pargolette gole
Gli dieder sangue in uece di parole.

Non con la lingua nò, ma con la morte
Si fer prigioni eterni del suo nome,
E meritar ne la superna corte
Prima corona hauer, c'hauesser chiome:
O tropo rara sorte (se pur sorte
A noi dir lice (senZa saper come
Si pugna, eterne palme hebbon di guerra,
E girno al ciel senZa calcar la terra.

Con quanto applauso imaginar si puote
Che accolse il ciel quegli angioletti belli,
Le sedie empiendo, che tanti anni uote

Lasciate hauean gli spiriti rubelli?
Fra qual suon, fra quai canti, e fra quai note
A schiera à schiera quei guerrier nouelli
Vestiti à bianco se n'entraro auanti,
Al Trionfo di Christo andando inanti?

O dignità mirabile: uenendo
Il Creator de i Cieli, e de la terra.
I sconosciuto à riuelar l'horrendo
Tiranno, che traea l'alme sotterra,
Eßi uennero seco nol sapendo?
Eßi fur primi a cominciar la guerra:
Eßi à lui fero & à qualũque huom porta
Corona di martir col sangue scorta.

Madri felici, che da i uostri petti
Sueller uedeste i cari, e dolci figli,
Come dal nido teneri angelleti
Qual'hor son preda di rapaci artigli,
E sciolti da le fascie i pargoletti
Membri, del sangue lor farsi uermigli?
Deh non piangete uoi lor morte ria,
Lasciate pianger me la uita mia.

Se uoi sapeste il frutto, che uscir debbe
Da la pioggia di quel sangue innocente,
Quel sangue, c'hoggi dal terren si bebbe,

E nel ciel si riserba eternamente:
Non pur la morte lor non ui porrebbe,
Ma di quante n'ha il mondo più contente
Con ragion ui terreste, e più felici,
Di si bei fiori essendo uoi radici,

Ma io che debbo altro, che pianger sempre,
Fin che piangendo il uecchio corpo atterri?
Poi che bisogna che'l furor si tempre
Ne dal carcer mortal me stesso sferri:
Ma senza oprar più dolorose tempre,
S'usa cercar ueleni, lacci, ò ferri,
Ah lasso, non douria se fusse forte,
Bastar la doglia sola à darmi morte?

Anima troppo ria, comme esser puote
C'habbi di tanto error doglia si poca?
Quante anime fur mai di gioia uote,
E di duol piene à tuo soccorso inuoca:
Prega, che le lor doglie ascose, e note
Ti prestin tutte, e nel tuo sen le loca:
Fa che nel peto à penitenza uolto
Se fu poca la fede, il duol sia molto.

Fa s'esser può, mentre mi pento, e doglio,
Che quanto fu l'error, tanto sia'l duelo:
Ma doue, lasso, trouarò cordoglio,

Che pareggi il mio fallo al mondo solo?
Se ben tutte le pene in un raccoglio,
Che metter puonsi nel tartareo suolo,
Il mal ch'io fei s'à quel ch'offesi, io miro,
Non troua sotto il Ciel degno martiro.

Cosi se stesso il misero accusando
Pien di lagrime gli occhi à capo chino,
Giua, ne uedea doue, al pie lasciando
Non à gli occhi l'arbitrio del camino:
Cosi, senza auuerdesi, caminando,
O fusse caso, ò pur uoler diuino,
Nell'horto capitò, d'onde la sera
Seguendo il suo Signor partito s'era.

Come padre dolente, che sottera
Lasciando il morto figlio esce del Tempio:
E mentre cieco lamentando si erra,
Giunge à la piazza, oue il distesso l'épio
Ferro l'uccise: rosseggiar la terra
Vede del fresco sangue, à maggior scempio
Rinoua il grido, e più che prima piange,
Tanto l'acerbo duol l'affligge, e l'ange.

Cosi il buon uecchio, che più amaua ei solo,
Che quanti padri ha'lmondo accolti insieme,
Giungendo all'horta, ouei nimico stuolo

Gli tolse il suo Signor, più forte geme:
Ma visto de' suoi piè stampato il suolo,
Troppo intenso dolor l'alma gli preme:
Hor le uoci, hor le lagrime raddoppia,
E d'ira quasi, e di cordoglio scoppia.

Come gli fusser tronche ambe le piante
Lasciando si cader co'l uolto in giuso,
A bagnar comminciò quell'orme sante,
Lequai bien cognoscea già per lungo vso,
Benche senza vso fra tante orme, e tante,
Chè'l calcato terreno hauean confuso,
L'orme scerner potea del suo Signore,
Che putian l'altre, e quelle hauean' odore.

Se de la gratia tua, che i miei demerti
M'hanno tolto, dicea, mi resta tanto,
Signor del Ciel, che di toccar, io merti,
Il terren tocco dal tuo piede santo:
Poi che indegno son fatto di uederti
(Et tutta uia crescea ne gliocchi il pianto)
Se l'amor mio giamai caro ti fue,
Fammi morir sopra quest' orme tue.

Orme odorate, e da quel piede impresse,
Onde souente caro, e dolce incarco
Sentir le stelle, che passando presse,

Come hor ui veggio in terra, cosi carco
Di marauiglia io u'ho ueduto spesse
Volte nel mar: e uoi seguendo, il uarco
Mi diede, e fece là, doue altri affonda,
Indurir sotto i pie la liquida onda.

Chi uedrà mai, Signor, con gli occhi asciutti
Il guiderdon, c'hoggi da noi riceui:
Di dodici compagni, che fra tutti
Gli huomini eletto à uiuer teco haueui
Dieci ti lascian dal timor sedutti
Quando maggior soccorso n'attendeui,
Vn ti tradisce, & al rio stuol ti uende,
L'altro ti niega, e più d'ogn'un t'offende.

Chi é colui sì debole sì infermo,
Che se nemica spada auuien che scenda
Soura del corpo suo, possa star fermo
Sì che la man non alzi, e'l capo attenda,
Cosi ogni membro é pronto à far ischermo,
Che il capo via più degno non s'offenda
Sendo Signor, tu il capo, e i membri noi.
Secudi far ci doueamo à i colpi tuoi.

La cara a malfattori ombra notturna
Sgombraua il mondo, e del suo lato destro
Vscia del mar l'Aurora, candida urna.

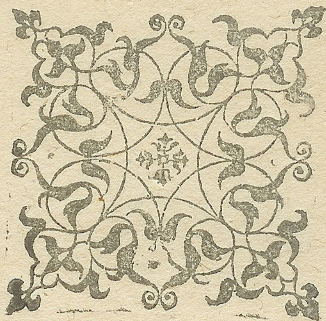
Di lagrime versando: & un canestro
Di lieti fior con la sua man, eburna
Macchiata il uolto di uapor terrestro,
E'l biondo crine, ond'ella indora il Cielo,
Auuolta d'atro, e nubilo so uelo.

Il Sol uenia appò lei, come persona,
Che uà, doue altri à forZa la sospinge,
E quanto i fianchi l'altre uolte sprona
A suoi destrier, tanto hora il frẽ lo stringe
Torbido gli occhi, e senZa la corona
Di chiari rai, che l'aure chiome cinge,
Sdenando hauer di raggi il capo auuinto
Quando di spine il suo fattor l'ha cinto.

L'aere di nebbia graue à gli occhi infesto,
Sembraua d'ogn' intorno oscuro, ed egro:
Ogni augelletto, che in quel punto desto
Saluta il giorno à la campagna allegro,
Stauasi al nido suo tacito, e mesto,
Odiando sì il bianco come il negro:
E in uece sua per gli antri, & per le rupi
S'udian pianger buboni, ulular lupi.

Crebbe il dolor, e crebbe la vergogna
Nel cor di Pietro, all'apparir del giorno:
E benche non ueggia altri, si uergogna

Di se medesmo, e di ciò c'ha d'intorno,
Che al magnagnimo uolto non bisogna
La uista altrui, per arroßir di scorno,
Ma di se si uergogna tal'hor ch'erra,
Se ben non vede altro che Cielo, e terra.



LES
LARME
DE
SAINC
PIERR

1598